

# COMMENT LES VILLAGES DEVINRENT DES PAYSAGES<sup>1</sup>

Michel Conan, Juliette Favaron

Le paysage tel qu'il est apprécié aujourd'hui est une invention récente dont nous savons qu'elle doit beaucoup aux relations entre le goût pour la peinture et le tourisme à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais les villages n'étaient pas jugés dignes de l'attention des touristes pittoresques au début du XIX<sup>e</sup> siècle du fait de leur saleté et de l'arriération de leurs habitants.

## Le rôle du tourisme dans l'invention des paysages

L'auteur anonyme d'un court article intitulé « Le sentiment de la nature autrefois et à présent » écrivait dans le *Magazine Pittoresque* de 1878 :

« Les objets avec lesquels l'homme se trouve en rapport changent d'aspect à ses yeux à mesure que lui-même change d'idées et de sentiments. La campagne, par exemple, n'était nullement pour nos pères, il y a deux siècles, ce qu'elle est pour nous aujourd'hui. Il suffisait qu'elle fût déserte, qu'elle ne fût pas animée par la présence de l'homme, transformée par son travail, pour qu'elle parût affreuse et inspirât l'effroi. Une forêt, un rocher était une espèce d'épouvantail. Le vallon où était située l'abbaye de Port-Royal passait pour un endroit affreux ; il a sans doute peu changé depuis ; son ruisseau, les bois, les coteaux qui l'entourent sont restés les mêmes, et il nous paraît simplement un lieu paisible, une retraite agréable. »<sup>2</sup>

Il en concluait que le sentiment de la Nature ne cesserait de changer, mais il ne proposait aucune explication à cette fugacité de nos croyances. On sait à présent que le développement du tourisme a été le moteur de la transformation des campagnes françaises en paysages. La construction des routes et des chemins de fer y fut pour beaucoup.<sup>3</sup> Des études historiques consacrées aux guides touristiques ont éclairé les changements d'attitudes et de goût des touristes.<sup>4</sup> J.-C. Chamboredon a montré comment l'attention des touristes pour les sociétés locales a été remplacée pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par une approche esthétique de la campagne.<sup>5</sup> De nombreuses études du goût pour la peinture et la gravure ont montré le rôle de modèle des arts graphiques pour l'appréciation du paysage. Mais cela ne s'applique pas aux villages. Il ne leur était pas accordé d'attention à moins qu'ils ne soient vus de loin et comme blottis dans leur environnement.<sup>6</sup> (Vue d'Oberstein, p. 97,

1858). Tout au plus les voyageurs étaient-ils invités à méditer sur la vie des habitants des villages qu'ils traversaient, loin de chercher à trouver un plaisir esthétique dans la contemplation des spectacles que ces lieux offraient à leur regard. En témoignent ces extraits d'un guide de 1834, où est évoqué un village voisin de Beauvais :

« Les habitants de Lormaison jouissent d'une espèce d'aisance, qu'ils doivent à leur patience, à leur économie, à leur sobriété, à leur assiduité au travail. N'est-il pas

1. Communication présentée au colloque du 3-5 mars 1996, organisé à l'Université de Pennsylvanie à Philadelphie : *City into country-making french landscapes* ; symposium placé sous les auspices du Penn's French Institute for Culture and Technology.

2. « Le sentiment de la nature, autrefois et aujourd'hui », in *Le Magasin Pittoresque*, Paris, 1878. p. 372

3. Grad, Bonnie and Riggs, Timothy A., *Visions of City and Country, Prints and Photographs of Nineteenth Century France*, Worcester Art Museum, The American Federation of Arts. Voir le chap. « The marriage of City and Country », p. 231. « Les politiques d'économie libérale de Napoléon III promurent une expansion commerciale et industrielle considérable, en particulier celle des chemins de fer. D'à peine plus de 3500 kilomètres en 1851, le kilométrage avait été multiplié par cinq en 1870, et la troisième République poursuivit cette expansion, doublant encore le kilométrage à la fin du siècle. De pareils travaux changèrent le visage du pays lui-même, en liant progressivement des zones reculées à la structure économique et politique de la nation. De façon plus immédiate, le développement du voyage en chemin de fer modifia radicalement l'expérience du paysage qu'avaient les citadins. Les chemins de fer, en encourageant et en accordant leur patronage au développement des stations de villégiature, et des stations thermales, déclenchèrent l'essor du tourisme des classes moyennes. Le héros de Stendhal, dans les mémoires d'un touriste de 1837, qui affrontait des conditions de voyage inconfortables, et des conditions de logement incertaines, fut remplacé par un touriste moderne qui bénéficiait d'une plus grande sécurité, et l'assurance de trouver un logement, et qui était protégé des caprices des hommes et de la nature. »

4. Les guides « Joanne » publiés pour la première fois en 1872 témoignent de l'importance croissante du chemin de fer pour le tourisme : ils sont organisés selon les principales lignes de chemin de fer sortant de Paris, et non par provinces comme leurs prédécesseurs.

5. Chamboredon, J.-C., Méjean A., *Récits de voyage et perception du territoire : La Provence (XVIII<sup>e</sup> siècle-XX<sup>e</sup> siècle)*, Laboratoire de sciences sociales, École Normale Supérieure, Paris, in *Territoire*, n° 2 -1985.

6. Rosenblum, Naomi, *Une histoire mondiale de la photographie*, Édition Abbeville Press, Paris 1992, pp. 95-115. Pour un compte-rendu plus ancien, on pourra consulter : Champfleuri J., « Du rôle important des paysagistes à notre époque », in *Le Courrier Artistique*, n° 17, 15 février 1862, p. 2. Champfleuri s'attache à expliquer le succès des peintres de paysage (Courbet en particulier). Pour cela, il suggère que des bourgeois disposant d'une retraite à la campagne prenaient plaisir à admirer des paysages calmes et reposants qui constituaient la parfaite antidote aux tourments de la vie urbaine.



Village de Gerberoy.

admirable de voir un genre d'industrie qui consiste à recueillir de vieux souliers, à les raccommoder, à les vendre de 10 à 24 sous, à procurer une vie douce, abondante et tranquille à des êtres jetés loin des villes, sur un terrain ingrat et solitaire ? Pendant que les hommes s'occupent à recoudre, à placer, à rhabiller de vieux morceaux de cuir, les femmes sont chargées d'aller vendre le résultat de ce travail. »<sup>7</sup>

Cette méditation philosophique un tantinet moralisante est soulignée par la seule mention qui soit faite de l'apparence du village :

« Chaque habitant de Lormaison a son petit jardin qu'il cultive lui même ; il est garni de haies, semé de quelques fleurs ; c'est le luxe des ouvriers industriels. »<sup>8</sup>

La traversée d'un village auquel on n'accorde guère plus qu'un regard superficiel permet simplement de réaffirmer hautement l'éthique bourgeoise de l'attachement au travail, de la sobriété, de l'économie et de la modération en toutes choses. Il n'est fait aucune allusion à la propreté. Ni les peintres ni les photographes ne s'y intéressent. En 1834, ni Barbizon, ni Grez-sur-Loing ne sont cités, Bougival fait simplement l'objet d'une mention, de même que Marly-le-Roi ou Orgeval. Les jolis villages ne

méritent pas de mention en 1834. En 1872 le guide Joanne<sup>9</sup> attache plus d'importance aux promenades agréables, aux fraîches vallées et aux riants coteaux qu'aux villages.

« Vous tous donc qui désirez vraiment fortifier votre corps et votre esprit à l'air libre des champs ou des forêts vous n'avez que l'embaras du choix... Et tous ces paysages, toutes ces vallées, ces rivières, ces collines, tous ces monuments, toutes ces œuvres d'art, vous pouvez les voir tour à tour en une journée, grâce aux chemins de fer, sans être obligés de passer une seule nuit hors de ce Paris tour à tour si aimé et si maudit, dans lequel vous avez le bonheur et le malheur de vivre. »<sup>10</sup>

De telle sorte que les sources décrivant des formes d'appréciation esthétique des villages sont tout à fait rares au XIXe siècle. Dans la plupart des guides de voyage, les villages ne sont que de simples points sur la carte qui servent à faciliter la localisation de vues intéressantes qui s'offrent aux yeux des voyageurs sans même qu'ils aient à quitter la route.

« La route que nous suivons nous mène à Saint Brice, village presque entièrement composé de maisons de campagne, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la forêt de Montmorency. De Saint-Brice à Noiselles, et de ce village à Beaumont, on traverse un pays riche et varié, en grande partie planté de vignes et d'arbres fruitiers. Après Beaumont, une belle rampe conduit au pont sur lequel on passe l'Oise ; puis on arrive en ligne droite et en plaine à Chambly ; joli bourg du département. Au-delà de ce bourg, le sol est peu fertile, mais la route est agréable par ses sites pittoresques. On passe ensuite à Puiseux, village situé dans un site frais et gracieux ; à Noailles, joli bourg proprement bâti en briques... »<sup>11</sup>

Ni les peintres ni les photographes ne montrent beaucoup d'intérêt pour les villages.<sup>12</sup> Qui plus est les romanciers qui offrent des descriptions de la vie villageoise se montrent fort critiques de ce monde arriéré.<sup>13</sup> Et pourtant à la fin du siècle il y eut un renouveau littéraire de l'attention pour la vie du monde rural dont on peut suivre la trace dans les publications de romans régionalistes dans la

7. Saint-Fargeau (sous la direction de Girault de), *Guide Pittoresque de la France, 6 volumes contenant chacun la description complète d'un département par une société de gens de lettres, de géographes et d'artistes*, Firmin-Didot, 1834.

8. *Ibid.*

9. Joanne, Adolphe, *Les environs de Paris illustrés*, 1872.

10. Joanne, Adolphe, *op. cit.* Introduction.

11. Saint-Fargeau, *op. cit.* Département de l'Oise, 1834. La description de Gerberoy dans le guide pittoresques de la France par Saint-Fargeau met l'accent sur le destin tragique du village au cours de l'histoire. Il prend note d'une agréable promenade autour des remparts. Il signale qu'il y avait 282 habitants.

12. Voir Gustave Le Gray & Carleton E. Watkins, photographies in *Pioneers of Landscape Photography*, photographs of the Getty collection, Malibu, Calif. 1993.

13. Voir par exemple Balzac, Honoré de, *Les Paysans*, 1844 ; Zola, Émile, *La Terre*, 1887 ; About, Edmond, *Le Progrès*, Paris 1864. Edmond About était entre autres choses le fondateur du Journal *Le XIXe siècle*.

*Revue des Deux Mondes*,<sup>14</sup> à une époque de crise agricole qui imposait une migration des campagnes vers les villes. Cela affecta très fortement Gerberoy, un petit village à l'orée de la Normandie et du Bassin parisien.<sup>15</sup>

Les touristes avaient manifesté un intérêt pour la découverte de la nature, y voyant des lieux de ressourcement pour des citadins épuisés par les soucis de la vie urbaine. La découverte d'une nouvelle Arcadie dans les hautes vallées de Suisse<sup>16</sup> avait suscité un goût du

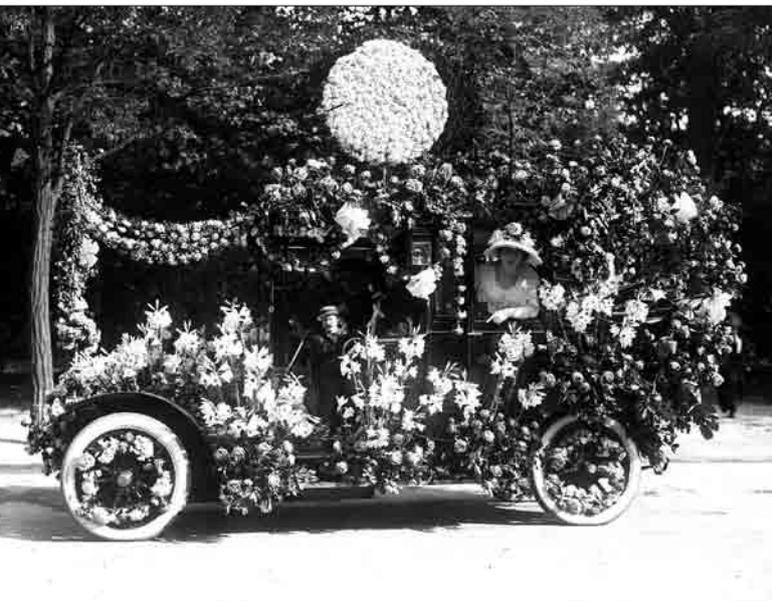
sont maigres et pâles ; leurs os sont saillants, et leurs grands traits tourmentés comme ceux de leurs montagnes. Une lutte éternelle contre le sol a rabougri les femmes comme les plantes ; elle leur a laissé dans le regard une vague expression de mélancolie et de réflexion. Ainsi les impressions incessantes du corps et de l'âme finissent par modeler le corps et l'âme ; la race façonne l'individu, le pays façonne la race. Un degré de chaleur dans l'air et d'inclinaison dans le sol est la cause première de nos facultés et de nos passions. »<sup>20</sup>

On retrouve le même intérêt pour le primitivisme des campagnes dans les peintures de l'école du Pouldu, ou dans les photographies de Philippe Tassier, entre 1908 et 1912.<sup>21</sup> Mais cette attention pour la vie et le monde rural ne conduisait à aucun intérêt particulier pour les villages eux-mêmes. Leur misère sordide les excluait de toute appréciation esthétique par le nombre croissant des touristes urbains.

## La création du Touring-Club de France

En vérité les citadins étaient effarés par les conditions qu'ils devaient supporter en voyage. En 1890, un groupe de parisiens amateurs de bicyclette et de tourisme fondèrent le Touring-Club de France<sup>22</sup> à l'initiative d'une association anglaise couronnée de succès, le *Cyclist's Touring Club*. Ils cherchaient à promouvoir le sport et le tourisme et à améliorer les bicyclettes et les routes de France. Ils commencèrent aussitôt à publier un bulletin mensuel qui décrivait des itinéraires pittoresques tout en accordant une attention critique à la qualité des surfaces des voiries.

Entre 1891 et 1895, ce sont les plaisirs de l'aventure et de l'exploit sportif qui étaient mis en avant plutôt que le plaisir esthétique. Après 1895, ayant introduit la pho-



Fête des fleurs en 1912.

Sublime qui pouvait être satisfait en escaladant des montagnes et des glaciers<sup>17</sup>, en se promenant le long des côtes pour admirer la mer<sup>18</sup>, en découvrant des grottes, des rochers, et des arbres centenaires dans les forêts, ou en recherchant des curiosités naturelles ou historiques.<sup>19</sup> Les populations locales pouvaient contribuer à cet intérêt pour les temps primitifs dans la mesure où elles étaient censées avoir conservé sans altération les mœurs d'un autre âge, et quand leurs manières de vivre, leurs apparences, et leurs vêtements paraissaient exotiques.

Henri Taine a laissé un ouvrage où il raconte un voyage dans les Pyrénées en 1880 qui peut être pris comme un exemple des attitudes des citadins vis-à-vis des habitants des campagnes :

« Les Orsalais pourtant ont d'ordinaire une physionomie douce, intelligente et un peu triste. Le sol est trop pauvre pour donner à leur visage cette expression de vivacité impatiente et de verve spirituelle que le vin du Midi et la vie facile donnent à leurs voisins du Languedoc. Soixante lieues en voiture prouvent que le sol forme le type. Un peu plus haut, dans le Cantal, pays de châtaignes, où les gens s'empressent d'une nourriture grossière, vous verrez des visages rougis d'un sang lourd et plantés d'une barbe épaisse, des corps charnus, fortement membrés, machines massives de travail. Ici les hommes

14. Voir Henry, Anne, *Proust et la Normandie*, in *Le Paysage Normand dans la littérature et l'art*, Centre d'art, d'esthétique et de littérature. PUF, 1980 ; p. 138.

15. Le Sidaner, Rémy, *Gerberoy, boulevard du Beauvaisis*, Rouen, 1985. Rémy Le Sidaner est le fils d'un peintre qui vint habiter à Gerberoy au début du siècle, dont on pense qu'il a pu contribuer à l'invention du personnage d'Elstir dans la Recherche du Temps perdu. Le mot boulevard est utilisé ici dans un sens archaïque, signifiant que Gerberoy est demeuré une défense du Beauvaisis.

16. Haller, Albrecht Von, *Les Alpes*, 1729, traduction dans le cours de langue allemande de Boudard, Paris. Corbin, Alain, *Le Territoire du vide : L'occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Flammarion, Paris, 1988.

17. Joutard, Philippe, *L'invention de la Montagne*, Gallimard, 1986.

18. Corbin, Alain, *Le Territoire du vide : L'occident et le désir du rivage, 1750-1840*, op. cit.

19. Parisis, Jean-Louis, Péraldi, Michel, « La ligne bleue des Alpilles... Le mouvement excursionniste à Marseille (1870-1914) », in *Revue Recherches*, n° 45, *Tant qu'il y aura des arbres, pratiques et politiques de la nature 1870-1960*, Paris, 1981.

20. Taine, Henri, *Voyage aux Pyrénées*, Paris, Hachette, 1880. p. 205.

21. Veillard, Jean-Yves, *Moi Philippe Tassier, photographies de la Bretagne rêvée*, Rennes, éditions Apogée 1994.

22. La Revue du *Touring-Club*, *Un centenaire*, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, Mars 1938.

tographie dans leur publication, ils commencèrent à s'intéresser davantage à l'esthétique, à l'histoire et à l'archéologie. L'intérêt pour les idéaux sportifs marqua le pas. Au tout début ils faisaient de la publicité pour la bicyclette, puis ensuite ils en firent aussi pour l'automobile. Au début du XXe siècle ils avaient basculé entièrement dans le camp de l'automobile et ils avaient pris l'initiative de flécher quelques itinéraires avec l'aide des industriels de l'automobile et du pneu... Très vite cette association prit le relais de la Commission des monuments historiques qui avait été créée en 1838<sup>23</sup>, et elle s'engagea dans un inventaire des monuments qui formaient le patrimoine du pays, car ils représentaient des trésors pour le tourisme. Elle acquit de la notoriété et parvint à faire voter une nouvelle loi de protection des monuments historiques le 31 décembre 1913. Il faut noter qu'à cette date cette organisation en dépit de son grand intérêt pour l'architecture ne considérait pas que des villages dans leur entier puissent faire partie du patrimoine artistique de la nation. Et pourtant, pour Gerberoy, en 1935, aux yeux du président du Touring-Club de France, cela semblait relever du bon sens général, après que ce village eut été décoré de fleurs par ses derniers conquérants.

## Une discipline publique : les concours de fleurs

Le XVIIIe siècle avait créé les sociétés d'agriculture. Le XIXe siècle y a ajouté les sociétés d'horticulture. Dans le premier bulletin de la Société d'horticulture de Meaux en 1838, ses pères fondateurs membres de la bonne société locale, riches propriétaires, riches fermiers, officiers de justice et médecins exprimaient leur désir, non seulement de contribuer à la diffusion de connaissances utiles mais aussi de l'influence civilisatrice du jardinage dans les classes populaires qui avaient perdu leurs attaches avec la campagne et étaient promptes à l'émeute. Ils avaient pris pour devise « *Travail, Moralité, Patrie* » et attendaient de l'horticulture qu'elle « *modérât les passions violentes et développât les penchants doux et paisibles* ». <sup>24</sup> Cette idée se retrouve partout et elle fut encouragée par Napoléon III. L'horticulture se développa et les publications se multiplièrent à partir du milieu du siècle, après la fameuse Exposition universelle de Paris en 1855. La Troisième République poursuivit dans la même voie. A partir de 1870, un souci d'hygiène croissant conduisit à recommander que les femmes créent des jardins autour de leur maison :

« Indice de la propreté de la maison, qui viennent remplacer avantagement les tas de fumier et les ruisseaux de purin qui déshonorent les cours de fermes... » <sup>25</sup>

Les premiers enseignements d'horticulture à l'intention d'élèves d'écoles d'agriculture furent introduits en

1884.<sup>26</sup> Un journal, *Le Jardin, un journal d'horticulture en général*<sup>27</sup>, fut créé en 1887. Les bienfaits de l'horticulture s'étendaient dès lors à toutes les couches de la société. On pouvait y lire que :

« Jamais à aucune époque le goût des fleurs, des plantes n'a été aussi général : elles président à toutes les cérémonies, elles sont de toutes nos fêtes, leur consommation a centuplé depuis vingt ans et leur culture industrielle est devenue une source de profits pour bien des régions autrefois déshéritées. » <sup>28</sup>

Le journal poursuivait par une description de l'influence bénéfique de l'horticulture sur les fermiers, qu'ils fussent riches ou pauvres :

« Et vous ne trouverez pas ces jolis jardinets, ces vergers, ces arbres en espalier seulement chez les cultivateurs aisés, vous les trouverez jusque chez les plus pauvres [...] Ceux qui les cultivent, ces jardinets, n'y trouvent pas seulement un surcroît d'alimentation [...], ils n'y trouvent pas seulement une voie ouverte vers l'étude, vers le goût du beau, ils y trouvent la moralité... » <sup>29</sup>

## La consommation ostentatoire de fleurs

Les concours de chars fleuris commencèrent à Nice en 1874 à l'initiative du directeur du journal *Le Monde élégant*.<sup>30</sup> La mode venait d'Italie. Dès les années soixante, il y avait des batailles de fleurs pendant le carnaval à Nice. Mais à partir de 1874 a lieu un défilé de magnifiques voitures fleuries sur un parcours de quatre kilomètres sur la Promenade des Anglais. Il y eut jusqu'à sept cents voitures engagées dans un seul concours. En 1904, on relève six concours dans l'année dont un pour les enfants, un pour les automobiles et un pour les bicyclettes entièrement décorées de fleurs bien entendu. Les spectateurs et les participants payaient un droit d'entrée et se fournissaient abondamment de petites fleurs qu'ils se lançaient

23. Cela fut préparé par une circulaire administrative en 1837, à la suite du décret gouvernemental qui avait créé le poste d'Inspecteur de Monuments Historiques en 1830. La première loi concernant les Monuments Historiques ne remonte qu'à 1887.

24. Maciet (Président de la société d'Horticulture de Meaux), in Premier Bulletin de la Société en 1844. Cité in Collette, Florence (Éd), *Le Temps des Jardins*, catalogue de l'exposition sur les jardins de Seine et Marne, Fontainebleau, Conseil Général de Seine et Marne, Comité départemental du Patrimoine, 1993. p. 405.

25. « Femmes au Jardin », in *Le Temps des Jardins*, op. cit.

26. 1874 : Création de l'école d'Horticulture de Versailles. 1884 : Création des premières écoles d'Agriculture qui comportaient un enseignement d'économie domestique traitant du jardinage.

27. *Le Jardin, journal d'horticulture générale*, Maison Godefroy-Lebeuf, Argenteuil, 1887. Citation extraite de l'introduction au premier numéro, du 5 mars 1887.

28. *Ibidem*.

29. Article par Eugène Noël, *ibidem*.

30. *La Revue du Touring-Club de France, Les Fêtes de Fleurs*, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1904.

les uns sur les autres.<sup>31</sup> Les voitures les plus décorées pouvaient utiliser jusqu'à deux mille bouquets de violettes, de roses et de narcisses pour participer à ces « corso fleuri de gala »<sup>32</sup> comme on les appelait. Cette mode se répandit dans les stations thermales de Luchon, Cauterets, Aix-les-Bains, Biarritz. Elle fit son apparition à Paris en 1903.<sup>33</sup> Bien qu'un défilé fleuri ait eu lieu dans l'aristocratique allée des Acacias<sup>34</sup> du Bois de Boulogne, il n'atteignit pas au faste des défilés de Nice. Trop de gens pouvaient y participer sans faire l'effort de décorer eux-mêmes leur voiture, se contentant de faire appel à un fleuriste qui pour une modique somme l'ornait de fleurs. En 1904, le défilé fut reconduit. Heureusement, apprend-on, les voitures automobiles à pétrole furent interdites dans le concours à cause de la terrible puanteur de l'essence, et seules les voitures électriques<sup>35</sup> furent autorisées.<sup>36</sup> Les marchands de fleurs vendaient des brassées d'œillets, de pyrèthrems, de pivoines, et de toutes sortes de petites fleurs permettant à chacun de prendre part à la bataille.

## Les concours de fenêtres et de balcons fleuris

La passion des fleurs se répandit dans toutes les couches de la population parisienne, et après les autres grandes villes européennes, Paris vit s'organiser des concours de fenêtres et de balcons fleuris en 1904. Il y eut deux concours cette année-là.<sup>37</sup> Le premier était un étalage de consommation ostentatoire à l'égal des corsos de gala fleuris qui avait lieu en mai en même temps que le Grand

Prix de Paris. Des gens riches faisaient appel à des fleuristes pour faire décorer leur façade, leurs fenêtres, leurs balcons et leurs terrasses. Les grands magasins et les journaux en faisaient autant pour la façade de leurs bâtiments.

Le second était très différent : il concernait des efforts modestes de décoration avec des plantes destinées à y rester toute l'année, les bordures de fenêtres, de balcons et des toits. Une œuvre charitable, l'Œuvre Nouvelle, était à l'origine du concours. Elle distribuait gratuitement dans les écoles des plantes aux enfants des familles pauvres pour qu'ils décorent les façades de leur logement et qu'ils puissent vivre dans des conditions plus saines. Le premier concours fut considéré comme un grand succès : deux cent cinquante personnes y avaient participé. Ainsi les fleurs semblaient remplir une double fonction pour les classes supérieures : elles leur fournissaient un support de consommation ostentatoire pour elles-mêmes, et elles étaient un vecteur de discipline hygiénique à l'intention des classes pauvres. La petite bourgeoisie était invitée à venir admirer les plaisirs des classes supérieures pour un prix modique.

## Les concours au service de l'hygiène

Les petits bourgeois ne pouvaient pas s'offrir le privilège de vacances luxueuses sur la Côte d'azur, mais à partir de 1860 ils avaient découvert l'utilité des trains pour quitter Paris<sup>38</sup>, et certains avaient déjà acheté des maisons de vacances dans les environs.<sup>39</sup> Les artistes et les touristes semblaient se rendre mutuellement service.<sup>40</sup>

31. Cet exemple aurait parfaitement convenu à la satire de la société de loisir de l'Amérique fin de siècle écrite en 1899 par Thorstein Veblen. Veblen (Thorstein) *The theory of the leisure class, with an introduction by Robert Lekachman*, Penguin Books, New York, 1986 voir le chapitre III, *Le loisir ostentatoire, « Il a déjà été noté que le terme loisir tel qu'il est utilisé ici ne connote pas la paresse, ou le repos. Il connote la consommation non-productive du temps. Le temps est consommé non-productivement (1) au sens d'une dévalorisation du travail productif, et (2) en tant que démonstration de la capacité financière à s'accorder une vie oisive. »* p. 43.

32. A l'origine c'étaient de grandes processions qui avaient lieu à Rome au temps du Carnaval.

33. Depuis, ces défilés fleuris sont devenus des éléments des traditions locales de diverses manières illustrant à la fois la migration des symboles et la réinterprétation du passé qui nous est donnée sous le nom de tradition. Ainsi dans un petit nombre de villages en Auvergne peut-on voir dit-on un défilé en l'honneur d'une vertueuse jeune fille le jour de la Saint-Médard. Il s'agit de la fameuse institution des Rosières qui repose sur un parallèle entre la floraison et la virginité. Pour le défilé un tracteur décoré de fleurs tire un char entièrement couvert de fleurs où des jeunes filles sont assises sous une large couronne faite de bouquets de fleurs blanches et roses. Malheureusement pour quelques touristes, cette tradition serait en voie de disparition du fait de la répugnance que montrent les jeunes filles des villages à faire étalage de leur virginité. *Guide des Plus Beaux Villages de France*. Paris, Sélection du Reader's digest, 1989. p. 32.

34. L'allée des Acacias au Bois de Boulogne était l'une des principales promenades de la bourgeoisie et de l'aristocratie Parisienne au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. Les gens du monde se donnaient en spectacle tout au long de cette promenade qui commençait aux Champs-Élysées. On y faisait aussi des courses de bicyclettes.

35. Voir « Les véhicules électriques autonomes » In *La voiture, le cycle, l'automobile* dans la collection de *L'Illustration* consacrée aux transports terrestres. Après que le moteur à combustion l'ait emporté sur la machine à vapeur, un troisième type de moteur fut introduit. En 1842, un chercheur nommé Davidson présenta à Édimbourg une sorte de véhicule utilisant des piles comme sources d'énergie. Après l'invention de

l'accumulateur en 1860 les expériences se poursuivirent. Un ingénieur nommé Trouvé fut le premier à utiliser un moteur électrique sur un tricycle. Au cours des 15 années qui suivirent un certain nombre de tricycles, de bicyclettes, et de tandems électriques furent utilisés. Le premier essai de voiture électrique par Jeanteaud, en 1894 fut rapidement abandonné du fait de la faible durée de vie des batteries. L'utilisation de l'électricité pour les transports publics ne commença que 20 ans plus tard.

36. *La Revue du Touring-Club de France, La Fête des Fleurs de Paris*, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1904.

37. Rivoire, Philippe, *Fenêtres et Balcons Fleuris*, Causerie faite le 4 juin 1905 à la séance de la Société d'Horticulture pratique du Rhône, Paris, Librairie Horticole, rue de Grenelle, 1905.

38. Zola, Émile, *Aux Champs*, La Rochelle, édition Rumeurs des Auges, 1994 (Une collation de textes publiés par *Le Figaro* en 1880 et 1881.)

39. Daly (Charles), *L'architecture privée au XIXe siècle sous Napoléon III : nouvelles maisons de Paris et des environs*, 3 vol. Paris, 1864-1872. Ces ouvrages témoignent de la croissance des résidences secondaires autour de Paris au second empire.

40. Les bourgeois qui ne pouvaient pas s'offrir le luxe de fuir la vie de la cité, trouvait une consolation en regardant des peintures pastorales de la campagne autour de la capitale où ils rêvaient d'une vie longue et paisible. Voir Edmond About, *Salon de 1864*, Paris (n. d.) p. 87 cité par Grad, Bonnie and Riggs, Timothy A., *Visions of City and Country, Prints and Photographs of Nineteenth Century France*, op. cit. p. 148 « M. Daubigny me transporte si facilement, et pour mon plus grand bonheur, chaque fois que je m'arrête devant une de ses toiles. On peut voyager avec plaisir dans celle-ci, sur la rive de cette eau fraîche, où les vaches viennent se baigner le soir. La nuit tombe, les grèves font entendre leur dernier appel, le rossignol chante... » Évidemment on reconnaît là une imitation par Edmond About de la « Promenade Vernet » de Diderot, mais il n'eût pas été tenté de se livrer à cette facilité s'il n'avait pas eu de bonnes raisons de penser que ses lecteurs y réagiraient favorablement, en reconnaissant qu'ils éprouvaient précisément ces mêmes émotions devant les peintures de Daubigny.



Gerberoy (Oise), une des rues du village.

Les peintres s'attachaient à peindre les lieux recherchés par les touristes<sup>41</sup> et les touristes prenaient plaisir à visiter les lieux auxquels s'attachaient les artistes.<sup>42</sup> Bien entendu cela permettait à certains artistes de vendre leur production. Comme le voyage était rendu difficile par les mauvaises conditions d'hygiène dans la plupart des hôtels, le Touring-Club avait organisé un premier concours entre les hôtels qui avait remporté un grand succès. Malheureusement les gares étaient fort déplaisantes. Ce n'était pas faute d'être fréquentées. En 1868, Courbet avait proposé par dérision qu'on y accrochât des œuvres d'art sur les murs afin que les gens qui n'avaient plus le temps d'aller dans les musées puissent être éduqués dans ces nouveaux temples de l'art.<sup>43</sup> Un an plus tard, Édouard André avait suggéré l'établissement de jardins près des gares.<sup>44</sup> A la vérité, les salles d'attente étaient lugubres et les gares du réseau Freycinet<sup>45</sup> qui s'élevaient dans les campagnes profondes étaient loin d'être propres. De nombreuses voix s'élevaient pour s'en plaindre dans le bulletin du Touring-Club de France. Cela décida le Touring-Club à lancer, en 1909, un concours entre les chefs de gare, les invitant à décorer leurs gares de fleurs. L'initiative fut saluée et approuvée par *Le Figaro* en ces termes :

«Jusqu'à présent on pouvait dire "laid comme une gare". Une gare n'était d'ordinaire que deux quais, une horloge et un chariot à bagages. C'était sec comme un règlement et précis comme un horaire. Les gares, c'étaient jusqu'à ce jour les tares les plus humiliantes du plus joli parcours, c'étaient les points où la plus jolie campagne devenait atroce, c'étaient le déshonneur des plus ravissantes contrées !»<sup>46</sup>

L'article poursuivait en expliquant qu'un tel effort pour décorer de fleurs leurs gares serait à l'avantage écono-

mique des villes car il y encouragerait la venue de touristes. Les chefs de gare étaient invités à planter des arbres, des arbustes et des fleurs et à améliorer l'hygiène et la propreté des lieux sans engager de construction particulière. Des maisons d'horticulture comme Truffaut, Vilmorin et Clause participèrent en fournissant des plantes à prix réduit.

Cette campagne fut un succès si l'on s'en tient aux expressions d'autosatisfaction des comptes rendus dans le bulletin du Touring-Club de France. Cela incita les chefs de gare à nettoyer leurs gares et à y planter des arbres et des arbustes à fleurs. Par ailleurs cette campagne reçut l'appui des grandes compagnies de chemin de fer qui soulignèrent à l'occasion qu'elles avaient déjà créé de nombreux jardins autour des gares dans les grandes villes et dans les stations de villégiature.<sup>47</sup> Le Touring-Club de France poursuivait une politique systématique de développement culturel, et fit savoir qu'une fois les gares améliorées, il porterait son attention sur les villages. En 1919, juste après la guerre, un article du bulletin annonça le nouveau concours pour les « Villages coquets » qui devait être lancé pour rendre les villages plus propres et plus salubres.<sup>48</sup>

41. On peut en prendre à témoin par exemple la vogue des séjours sur la côte Normande parmi les peintres de l'époque, ou celle des excursions dans les guinguettes le long de la Marne.

42. Barron, Louis, *Les environs de Paris*, 1882, p. 582. « Une colonie de peintres, encore peu nombreuse mais grandissante, anime pendant la belle saison ce coin de nature d'une si douce tonalité. Un maître, Karl Daubigny, a son atelier au village d'Auvers (sur Oise). Les artistes de son école ou de son goût fréquentent, près du Railway, une auberge qu'ils ont décorée d'une multitude d'esquisses prises sur le vif, d'ébauches, de pochades pleines de verves et d'esprit. » On en trouverait un autre exemple dans la description de Barbizon dans le guide Joanne, Paul, de 1907.

43. Baudry, Étienne, *Le camp des Bourgeois*, Paris, 1868, illustrations de Courbet.

44. André, Édouard, *L'Art des Jardins : traité de composition des parcs et jardins*, Paris, 1879.

45. « Sous la pression des populations impatientes de jouir des avantages du rail, l'État intervint en 1859, pour garantir aux grands réseaux un revenu à leurs dépenses et en 1865 pour favoriser par des subventions la création, à côté des « lignes d'intérêt général », de « lignes d'intérêt local » destinées à relier à ces grandes lignes les localités secondaires. Ainsi se constitua en quelque sorte la « vicinalité » du chemin de fer. Mais beaucoup de ces voies secondaires n'étaient pas viables et durent être absorbées par les grands réseaux qui peu à peu finirent par bénéficier d'un monopole de fait. En 1887, nouvelle tentative de l'État pour développer les chemins de fer. Monsieur de Freycinet, ministre des Travaux publics, fit adopter son plan qui consistait à créer en dix ans près de 16 000 kilomètres de voies ferrées nouvelles : l'État prenait à sa charge la construction de ces voies. Mais elles n'étaient encore que des « lignes électorales » ne correspondant pas à des courants de trafic bien établis. [...] La France se trouva peu à peu, par rapport à l'Europe suréquipée en voies ferrées eu égard à sa population. [...] C'était alors le triomphe du tortillard. » In « Les chemins de Fer » - In *L'histoire de la locomotion terrestre*, Paris, *L'illustration*, 1935.

46. Zamacois, Michel, « Les gares fleuries », in *Le Figaro*, 26 mai 1910.

47. *La Revue du Touring-Club de France*, La gare fleurie, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1910.

48. *La Revue du Touring-Club de France*, Concours du Village Coquet, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1919.

## Le concours pour les « Villages coquets »

La propreté et l'hygiène avaient été au cœur de la stratégie de fleurissement des gares. Ceci fut affirmé avec encore plus de force quand il fut question de fleurir les villages. L'article annonçant le concours des villages coquets s'ouvrait sur une mémorable description des villages qui ne faisait pas une large place aux qualités pittoresques des lieux sordides :

«Le voyageur qui vient de traverser un de nos riants paysages de France, lorsqu'il arrive dans un village ou dans une ville, est souvent désagréablement impressionné par la malpropreté qui y règne : la route, la rue sont couvertes de boue ou de poussière, où sont mélangés des débris de toutes sortes ; çà et là, on rencontre des flaques d'eau sale, refuge des larves de moustiques qui, à leur éclosion, pourront être les propagateurs de la malaria ; le long des maisons sont entassés des fumiers d'où sortent au printemps des essaims de mouches qui transportent les germes de diverses maladies ; les maisons sont mal tenues, les façades en sont sales, les seuils ne sont pas balayés, les vitres ne sont pas nettoyées, l'habitation paraît misérable ; tous ces indices permettent de supposer, non sans raison le plus souvent, que l'intérieur participe à la saleté générale, au grand détriment de la santé des habitants. »<sup>49</sup>

Le Touring-Club de France, exprimant une impatience certaine devant la mollesse avec laquelle le gouvernement faisait appliquer la loi du 10 Février 1902 qui devait rendre obligatoires des conditions de salubrité dans tous les établissements humains<sup>50</sup>, poursuivait clairement une politique destinée à introduire une discipline générale dans la population des villages, parmi les employés du service public et jusqu'aux responsables élus des villages. Il fut demandé aux jurys de tenir compte de l'apparence générale des villages et de celle de leurs équipements publics. Le jury devait s'intéresser aux bâtiments publics tels que les postes, les églises, les hôtels, les restaurants, les cafés ou mêmes les hôtels de ville susceptibles d'être visités par les touristes. Mais il devait aussi s'attacher à la propreté des tribunaux, des salles des fêtes et des écoles. On note d'ailleurs qu'un accent particulier fut mis sur l'amélioration des écoles dans les comptes rendus du Touring-Club de France. Il est clair qu'on attendait qu'un effort d'amélioration de la propreté de l'espace public entraînant de meilleures conditions d'hygiène dans les maisons, dans les équipements publics autant que dans les espaces publics des villages.<sup>51</sup> La mise en œuvre du premier concours fut testée sur un unique itinéraire de Paris à Aurillac qui traversait une sélection de cinquante-neuf villages de moins de trois mille habitants qui furent invités à prendre part au concours. Des récompenses financières qui devaient se répéter trois ans de suite étaient attribuées aux élus des villages afin qu'ils distribuent des prix aux habitants qui avaient contribué à une amélioration significative et durable de l'aspect du village en

décorant leur maison. Dix-neuf villages furent primés en 1919. La deuxième année, le jury revint sur les sites primés l'année précédente et abaissa la prime d'un village où des tas de fumier étaient réapparus devant quelques maisons.<sup>52</sup>



Ruelle Saint-Amand, Gerberoy, juillet 1996.

Ces concours furent considérés comme des succès par le Touring-Club de France, et ils furent ouverts à de nouveaux itinéraires chaque année. Chaque année, le Touring-Club de France publiait un récit des visites faites après la première, la deuxième et la troisième année dans chaque village primé, avec une liste des villages et le montant des primes qu'ils avaient reçues. Les premiers rapports se consacraient essentiellement à l'exposé des raisons pour

49. *Ibid.*

50. L'idéal pour le touriste, serait de rencontrer partout des conditions hygiéniques : bonne qualité des eaux, éloignement des habitations de tous les résidus organiques qui, non seulement sont malodorants, mais qui peuvent être la cause du développement de maladies épidémiques, etc. On sait que rarement ces conditions se trouvent réunies. La loi sur la santé publique du 10 février 1902 avait pour but d'obtenir que dans un délai déterminé toutes les localités de France fussent irréprochables à ce point de vue. Malheureusement, pour des raisons qu'il serait sans intérêt de développer, sauf dans quelques grandes villes, cette loi ne fut pas appliquée ou ne le fut que très imparfaitement. In *La Revue du Touring-Club de France, Le concours du Village Coquet*, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1920-1921. La même impatience vis-à-vis du manque d'attention accordé aux conditions d'hygiène dans les villages fut exprimée à plusieurs reprises dans des articles publiés par le TCF au cours des années suivantes : « Me serait-il permis de dire [...] qu'un peu plus de fermeté de la part de l'administration seconderait considérablement les efforts du Touring-Club de France en matière de propreté des communes tout au moins, car la coquetterie ne peut s'imposer à coup sûr et doit être obtenue par l'exemple et la persuasion. » *La Revue du Touring-Club de France, Concours du Village Coquet*, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1926

51. *La Revue du Touring-Club de France, Le concours du Village Coquet*, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1920-1921

52. *La Revue du Touring-Club de France, Concours du Village Coquet*, route de Paris à Aurillac, 2e année, 65, avenue de La Grande-Armée, Paris, 1920-1921.

lesquelles il fallait améliorer la salubrité publique, mais dès 1924 le compte-rendu d'un jury qui visitait pour la deuxième année des villages primés dans le Jura accordait plus d'attention au pittoresque et aux vieilles maisons qu'à la seule propreté. En traversant Ornans qui était sur la route l'auteur notait :

«Ornans, on le sait, est la patrie de Courbet, dont le pinceau a rendu célèbres ses paysages et ses rochers qui constituent en quelque sorte le type parfait de la montagne jurassique».<sup>53</sup>

Les villages devenaient susceptibles d'appréciation esthétique au même titre que la campagne. Le fait d'être la patrie d'un peintre célèbre donne à ce lieu une identité particulière selon un topos qui remonte à Virgile<sup>54</sup>, cela attire l'attention sur la campagne où il se trouve et dont il apparaît comme le symbole, et cela appelle de nouvelles interprétations géographiques, géologiques, paléontologiques. D'ailleurs, cet article est illustré par une photographie des sources de la Loue par un membre du Touring-Club, manifestant un bel exemple d'appropriation symbolique par le photographe de l'attitude du peintre vis-à-vis du paysage. Il se poursuit en accordant une attention particulière à une formation géographique de cañon près de Baumes-les-Messieurs, à l'intérêt géologique des sources de la Lison, à l'industrie horlogère de Morteau et au vin du village d'Arbois, qui peut se vanter aussi d'être la patrie de Pasteur ; et enfin il est évidemment saturé des souvenirs émus de repas splendides dans des restaurants de campagne, comme il convient à tout voyage en automobile. Tout ceci mérite attention car on voit apparaître de nouvelles attitudes au nom desquelles les villages se voient reconnaître une valeur symbolique comme patrie d'un éminent citadin, ou comme l'essence incarnée d'une campagne offerte à la jouissance esthétique des riches habitants des villes.

Mais cela n'empêchait pas qu'une attention particulière soit toujours accordée aux plantations. En 1924, il est fait une mention spéciale d'un maître d'école à Breteil, Ille-et-Vilaine.<sup>55</sup> Il avait planté tout autour de son école des lauriers, des rosiers et des hortensias qui sont devenus (ces derniers) un trait caractéristique des écoles de tout le nord de la Bretagne. Un autre type d'émulation fut relevé en 1926 à Daoulas<sup>56</sup> dans le Sud-Finistère. Toutes les maisons y avaient été blanchies à la chaux l'une après l'autre, les volets avaient été peints à neuf, les trottoirs nettoyés et des bacs à fleurs avaient été accrochés sous les fenêtres de la mairie.

## Des « villages coquets » aux « villages fleuris »

Le Touring-Club de France était heureux de pouvoir publier une décision municipale prise par la mairie du village pittoresque de Beaulieu-sur-Dordogne en 1949 dans laquelle il appelait tous les citoyens à contribuer à l'em-

bellissement du village.<sup>57</sup> Il avait envoyé un long texte à tous les habitants qui se terminait par ces mots :

«L'amour de la petite patrie, le désir de concourir à son prestige, à son renom, comme à l'accroissement de sa prospérité, suffiront pour orienter fructueusement tous les esprits et diriger les consciences vers la recherche du bien public».<sup>58</sup>

L'année suivante, en 1950, le Touring-Club engagea une coopération avec le journal d'horticulture *Rustica* et l'Association des horticulteurs afin de créer un concours analogue sur un itinéraire en boucle de Paris à Paris en passant par Chartres, Angers, Tours, Orléans. Il fut baptisé le concours des «routes fleuries».<sup>59</sup> Il convient de noter que les concours des «villages coquets» furent interrompus en 1939 et que le nom de ce concours ne réapparut plus dans le bulletin du Touring-Club de France. Un nouveau concours fut créé sous le nom fort instructif de «concours pour la propreté et la beauté de nos villages» qui semble établir une conscience claire du lien entre les attitudes hygiéniques et les attitudes esthétiques à l'égard des villages. Il dura de 1947 à 1949. L'expression «village fleuri» semble dater de 1950 lorsqu'elle fut utilisée au cours des campagnes des «routes fleuries» et «fleurir la France». Celles-ci furent suivies quelques années plus tard par une initiative qui avait été suggérée à Robert Buron, le ministre des Transports, des Travaux publics et du Tourisme, qui chargea en 1959 le commissariat au Tourisme de lancer dix concours nationaux destinés à fleurir les villes, les villages, les maisons particulières, les fermes, les gares de chemin de fer, les postes des douanes aux frontières et les stations services. Les maires pouvaient inscrire leur ville ou leur village au concours en s'inscrivant à la préfecture. Le fleurissement faisant enfin son entrée dans l'administration publique après qu'il eut provoqué un changement général des attitudes de la population vis-à-vis de la propreté de l'environnement. En 1960 d'après les statistiques officielles soixante mille personnes privées s'inscrivirent au concours, ainsi que deux mille communes, mille six cents fermes, mille stations de chemin de fer, quatre-vingts postes de douane et trois mille cinq cents stations services.<sup>60</sup> Le Touring-Club de France pouvait alors déclarer :

53. *La Revue du Touring-Club de France*, Concours du Village Coquet, Jura, 2e année, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1924.

54. Virgile, le poète de Mantoue.

55. *La Revue du Touring-Club de France*, Concours du Village Coquet, Bretagne 3e année, 65, avenue de La Grande-Armée, Paris, 1924.

56. *La Revue du Touring-Club de France*, Concours du Village Coquet, 65 Avenue de La Grande Armée, Paris, 1926.

57. *La Revue du Touring-Club de France*, Concours du Village Coquet, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1924.

58. Souligné dans le texte.

59. *La Revue du Touring-Club de France*, «La route fleurie en 1950», 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1950.

60. *La Revue du Touring-Club de France*, «Fleurir la France», 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1961.

«Le goût des fleurs est intensément présent dans tout le pays. Le mouvement que nous avons nous-mêmes créé, il y a dix ans et davantage, prend une ampleur qui donne aujourd'hui les plus grandes satisfactions et autorise les plus grandes espérances».

Il est un tant soi peu surprenant de s'apercevoir que la mémoire de cinquante ans d'efforts accomplis au cours du développement de concours de fleurs dans le but d'introduire des disciplines hygiéniques fut aussi brumeuse. Les fleurs y étaient devenues en elles-mêmes sources de plaisir esthétique et elles contribuaient à transformer l'environnement bâti en spectacles pittoresques. L'administration d'État poursuivit son œuvre, et vingt ans plus tard, en 1980, cinq mille huit cent dix communes s'étaient inscrites au concours et cent cinquante huit furent désignées comme ville ou comme village fleuri. D'ailleurs, depuis 1970 l'organisation de concours de villes fleuries participe à la construction européenne, les villes anglaises et belges concourent avec les villes françaises.<sup>61</sup>

## La ré-invention urbaine des villages à Gerberoy

Tandis que les progrès de l'horticulture diffusaient dans les villages et les villages des disciplines hygiénistes en transformant de vulgaires constructions en sites pittoresques, des citadins commencèrent à insuffler une vie nouvelle dans certains des villages presque désertés qui entouraient les grandes villes.

Gerberoy fournit un exemple parlant. Il est situé à environ onze kilomètres de Gournay dans le canton de Songeons, dans l'Oise. Il se trouve au sommet d'une colline sur les vestiges d'une très vieille ville. Il n'avait que quatre-vingt-seize habitants en 1934.<sup>62</sup> Il avait été fortifié et la tradition locale remémore l'époque où il fut assiégé par Guillaume le Conquérant en 1079, et en 1150 par Henri II Plantagenêt qui en détruisit les murs, relevés ensuite par Philippe-Auguste... Il avait changé de mains plusieurs fois pendant les guerres de religion jusqu'à ce que Henri IV qui l'avait conquis fit démonter ses remparts en 1592. Dès 1890 la plupart des maisons avaient été abandonnées et les familles étaient parties s'installer à Songeons, dans la vallée.<sup>63</sup> Environ dix ans plus tard, Le Sidaner, un peintre à succès qui sut saisir le goût de certains collectionneurs d'œuvres d'art et des conservateurs de musée<sup>64</sup>, décida de se trouver un lieu de retraite où se reposer de l'agitation de la ville de Versailles. Un de ses amis, un sculpteur vivant à Beauvais, lui signala Gerberoy. Il visita l'endroit et y emménagea dans une vieille maison qu'il avait louée entre l'église et les murailles en ruine en 1902.<sup>65</sup> Il l'acheta en 1904 et commença à y faire un jardin dans l'esprit de ceux de Gertrude Jekyll. Quelques années plus tard, après une visite aux îles Borromées, il décida d'utiliser les effondrements de terrain du fossé au pied des remparts pour créer un jardin en terrasse en miniature en le plantant avec

une profusion de rosiers afin d'en faire un jardin rose et blanc. D'autres citadins s'achetèrent également des maisons dans le village à cette époque, et ils s'unirent pour lutter contre la décision du maire de couper les ormes qui bordaient la promenade tout autour du village.<sup>66</sup> D'autres artistes furent appelés à l'aide dans cette entreprise. Le langage utilisé pour parler des villages est alors tout à fait nouveau.

«La destruction de ces arbres revient à retirer son plus grand charme à ce petit pays ; c'est lui voler sa couronne. A une époque où la préservation des beautés et du caractère du sol national est demandée, ici on s'apprête à priver l'un des coins les plus pittoresques du Beauvaisis de son joyau le plus précieux.»<sup>67</sup>

Le Touring-Club de France écrivit directement au maire :

«De telles ruines pittoresques qui rendent jaloux les étrangers, et des promenades telles que celle que vous possédez sont un tribut à la gloire de notre pays et une plume à son chapeau.»<sup>68</sup>

En vain. Les arbres furent coupés, mais replantés par Le Sidaner et les citadins du village qui plantèrent d'arbres quelques autres promenades des environs. En 1909 Le Sidaner éprouve le besoin de créer la « Société des amis de Gerberoy » afin d'en assurer la conservation historique. D'une manière qui demeure inexplicée, ils obtinrent l'aide financière du Touring-Club de France pour la réhabilitation du village comme s'il avait été en lui-même un monument historique. Les murs de la ville furent réparés, ainsi que quelques maisons. Ils commencèrent à planter des rosiers dans les rues, à l'entrée de chaque maison et de chaque bâtiment public. Les initia-

61. *La Revue du Touring-Club de France*, «Fleurir la France», 65, avenue de la Grande-Armée, Paris, 1961

62. Collinet, Paul, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, «Une petite ville dans les roses : Gerberoy», in *La Revue du Touring-Club de France*, 65, avenue de La Grande-Armée, Paris, 1934

63. Le Sidaner, Rémy, *Gerberoy, boulevard du Beauvaisis*, op. cit. p. 103. Les villages de la vallée du Thérain furent abandonnés par les industries locales incapables de soutenir la compétition des industries parisiennes. De plus il semble que l'existence du chemin de fer facilita l'exode des familles vers Paris.

64. A l'heure actuelle on peut admirer 79 de ces peintures dans des musées français, et 76 dans des musées étrangers. Un musée hollandais en détient 12. Les musées qui en possèdent le plus grand nombre ensuite sont une galerie d'art à Glasgow, qui possède trois tableaux, et le musée des Beaux-Arts à Buenos Aires qui en possède également trois.

65. Musée Marmottan, *Henri Le Sidaner, 1862-1939*, 2, rue Louis Boilly, Paris 1989.

66. Le Sidaner, Rémy, *Gerberoy, boulevard du Beauvaisis*, op. cit. p. III. Lettre de protestation par Le Sidaner et quelque habitants temporaires de Gerberoy ainsi que quelques membres de sociétés artistiques de Paris, tels qu'Henri Martin, un auteur qui écrivait dans *l'Illustration*, Auguste Delaherche, un céramiste, et Camille Mauclair, un poète et écrivain.

67. *Ibidem*. Extrait de la lettre au préfet de Beauvais

68. Extrait de la lettre du président du Touring-Club au maire de Gerberoy, le 19 novembre 1904.

tives des habitants ont fait depuis de ses ruelles des allées de cottage anglais décorées de plantes grimpantes et de fleurs décoratives. De plus une fête des roses fut organisée chaque année. La poésie, la musique et les arts y



Le Sidaner, « La table ».

étaient célébrés ; les jardins ouverts à tous, et les autorités locales y côtoyaient ce jour-là les artistes amis de Le Sidaner, les membres du Touring-Club et d'autres personnalités de la société parisienne, membres de sociétés telles que Les amis des jardins, l'Académie de Versailles, les Rosalies de Paris, la Betterave, le Club alpin, les Amis des cathédrales... En 1938, Gerberoy reçut le prix des « villages coquets » dans le concours ouvert pour la région. Le Sidaner mourut l'année suivante. A présent le village reste conforme à l'image de cette époque. Cela y fait venir de nombreux touristes, mettant à nu le paradoxe central des villages transformés en paysages ruraux pour touristes.

## La vision de la solitude villageoise par un peintre

Le Sidaner avait utilisé Gerberoy comme une source majeure d'inspiration pour ses peintures qui se vendaient bien à Paris, Londres, New York, Pittsburgh et Chicago pour ne mentionner que quelques villes où ses œuvres étaient appréciées. Il utilisa une partie de l'agent qu'il gagnait pour améliorer son domaine à Gerberoy et pour planter les routes avoisinantes. Sa peinture témoigne de son effort pour créer un village poétique.

Il avait découvert un style de peinture poétique en visitant Bruges et Venise ; et il avait saisi quelque chose de la mélancolie d'une grandeur passée dans ses peintures de Versailles enveloppée de brumes. Gerberoy lui offrait le site parfait pour le déploiement d'un épicu-

risme bourgeois. Il a peint essentiellement des scènes de jardins et quelques rues du village depuis ses fenêtres. Ce ne sont pas des images tristes. Tout au contraire, quelle que soit l'heure du jour, l'aspect de technique pointilliste qu'il utilise leur donne un charme particulier. Ses images sont *chic* et *blasé*. Elles sont comme l'éloge d'un plaisir personnel tiré de l'appréciation esthétique des aspects civilisés du monde. Elles offrent au propriétaire de ces peintures une image de la transmutation de la vie bourgeoise en une sorte de simplicité populaire en affirmant que l'environnement de village est une source de jouvence, une source de plaisirs simples. Cette version bourgeoise de l'arcadie est fascinante pour des regards contemporains.<sup>69</sup> Elle n'exige aucune allusion savante à l'antiquité classique. Au lieu de cela elle transforme des bâtiments ruraux qui ne sont plus défigurés par la présence humaine de leurs utilisateurs en des lieux mythiques. L'absence des habitants ruraux maintient les questions économiques à distance et introduit à une rêverie de plaisirs bourgeois en habit de campagne. La peinture en donne une image insurpassable. Dans la vie ordinaire des villages on peut transformer les rues en ruelles de décors préraphaélites pour honorer ces idéaux. Des citadins fortunés, pour la plupart des intellectuels et quelques vedettes du show-biz, qui connaissent ces peintures, tirent quelque plaisir de pouvoir habiter un lieu dont le génie fut honoré par Le Sidaner. Les touristes, par contre, en sont pour la plupart tout à fait ignorants. Mais l'aménagement paysager de l'espace public en attire par douzaines, venus à la recherche d'un lieu dont les apparences confirment l'authenticité, découverte et légitimée par un artiste qu'ils n'ont pas besoin de connaître. Ironiquement, le grand nombre des visiteurs ruine la tranquillité de l'endroit, en même temps qu'il contribue à en élargir la renommée. Certains propriétaires l'ont quitté, mais sa réputation a suffi à attirer de nouvelles élites parisiennes pour les remplacer.

## Les villages comme paysages post-modernes

Il est difficile de savoir s'il y a jamais eu un paysage moderne, au sens où il y a eu une architecture moderne au XXe siècle, mais les villages semblent offrir un exemple paradigmatique de paysage post-moderne. De nombreux villages ont été sauvés de l'oubli par des créateurs culturels, comme Le Sidaner à Gerberoy. Toutefois, ces pères

69. On peut dire que de telles attitudes, qui conduisent à regarder les campagnes autour des villes comme si elles étaient des paysages, prolongeaient sur un mode nouveau la tradition classique de la pastorale qui s'étend de Théocrite à madame Deshoullières et aux bergerades du XVIIIe siècle. Elles connurent une renaissance à Barbizon après la visite de Théodore Rousseau dans les années 1820, et l'arrivée d'un groupe d'artistes parisiens, venus sur les traces de Jean-François Millet, quand se déclara l'épidémie de choléra à Paris en 1849. Se reporter à Grad, Bonnie L., and Riggs, Timothy A., *Visions of City & Country, Prints and photographs of Nineteenth Century France*, op. cit. p. 136.

fondateurs<sup>70</sup> sont tous différents les uns des autres. Ils ont en commun d'offrir, à des touristes appartenant à des sociétés de masse, des emblèmes achevés de réussites individuelles ancrées dans une manière de vivre idiosyncrétique et dans l'appropriation d'un lieu dont ils ont su redécouvrir l'identité.<sup>71</sup> Ces hauts-lieux villageois partagent un certain nombre de caractères propres. Ils sont petits, et leurs maisons sont modestement blotties les unes contre les autres le long de rues étroites où les signes de l'âge et de l'usure du temps rendent les traits d'expression régionale clairement reconnaissables. Ils manifestent le goût partagé par leurs résidents pour les détails d'architecture, et pour les traditions locales de construction, tout autant que leur attention pour les fleurs et pour la propreté, de telle sorte que, dans leur ensemble, ils offrent un visage emblématique de leurs régions au regard ébloui des touristes qui les visitent. Mais surtout, au-delà de ce que découvre le regard, ils invitent, à l'égal des anciens palimpsestes, à en déchiffrer les multiples niveaux d'écriture.<sup>72</sup> Les guides touristiques, comme à l'ordinaire, fournissent, au touriste ignorant, l'introduction à ces recherches, en même temps que leurs résultats. Un récit, chargé de la valeur fondatrice des mythes, qui rend compte de la vie d'un petit nombre de personnes, célèbres ou non, venues habiter ce village, révèle les multiples facettes de la personnalité du lieu. Il livre un point de vue à partir duquel la vie de la société peut être saisie toute entière, comprise comme un monde en soi, où le travail, la religion, la vie de famille et la production du paysage de la campagne et du village peuvent être vus comme un tout. Ce monde perdu peut être retrouvé par une appréciation esthétique patiente, par une sorte de dégustation oisive. Chacun peut, porté sur les ailes du rêve, découvrir le village à l'instar des artistes qui en furent les pères fondateurs. Ainsi donc la plus grande variété des modes de découverte esthétique semble autorisée, permettant à chacun d'ouvrir sa propre trace d'exploration, sans pour autant risquer de se perdre au-delà du domaine bien balisé

des modèles post-modernes de la culture de masse. Nous assistons à l'assomption d'une culture qui reconnaît dans les villages une partie de notre patrimoine culturel. Les milliers de villages coquets que la discipline hygiénique promue par le Touring-Club de France a transformés en villages fleuris attendent les inventeurs qui en feront des emblèmes du triomphe de l'individualité.

*Michel Conan, Juliette Favaron*

70. On pourrait en signaler un certain nombre qui sont indiqués aux touristes dans des guides touristiques qui invitent à une appréciation esthétique des villages : Gretz sur Loing avec Carl Larsson, Barbizon et les villages des environs (Marlotte, Fleury en Bière, Milly la Forêt...) avec J. B. Millet, Diaz de la Pena, Théodore Rousseau... ; Yerres avec Gustave Caillebotte, Giverny avec Claude Monet, Varengeville/mer avec Lutyens, un architecte, et Gertrude Jekyll, la célèbre créatrice de jardins avec qui il travaillait...

71. *Le Guide des Plus Beaux Villages de France*, publié en 1989 par Sélection du Reader's Digest offre une liste de villages remarquables décrits par des écrivains, dont un certain nombre sont célèbres alors que d'autres demeurent quelque peu dans l'obscurité : Locronan peut se réclamer de Pierre Jakez-Helias ; Varengeville-sur-Mer, de Michel Ciry ; Othis, de Marc Blancpain ; Baume-les-Messieurs, de Pierre Gascar ; Sacy, de Jacques Lacarrière... D'autres peuvent se réclamer d'un ou même de plusieurs peintres. Il en va ainsi à Barbizon, à Giverny, à Grez-sur-Loing, et à Auvers-sur-Oise ; ou encore ils peuvent avoir plusieurs habitants qui se sont rendus célèbres par la manière dont ils ont offert des modèles nouveaux d'appréciation esthétique du lieu.

72. Tel est le cas de Varengeville où l'écrivain Michel Ciry rappelle au visiteur dans une prose emphatique, que François 1er a eu plaisir à y séjourner, et que dans le cimetière on peut se recueillir sur la tombe du musicien Albert Roussel, ou sur celle du peintre Georges Braque : « *En ce haut lieu d'un repos sans fin d'éminentes présences se trouvent mêlées à l'honorable tout-venant des trépassés du cru dont le destin fut modeste* », (*Guide des Plus Beaux Villages de France, op. cit.*) et il poursuit par l'éloge de deux amateurs de jardins qui vivent à Varengeville, Madame Mary Mallet, et la princesse Georges Sturdza. D'autres villages n'ont pas le bonheur de disposer d'un héros de la culture savante issu de la société de loisir, mais ils offrent au visiteur la possibilité de parvenir à une compréhension plus profonde du monde. Ainsi, à Wy-dit-Joli-Village, celui-ci peut-il, en parcourant le musée des outils et de la ferronnerie, découvrir tous les outils qui étaient utilisés par les artisans locaux avant qu'ils ne disparaissent. Il peut même s'acheter la copie d'une houe authentique, ce qui lui procurera des plaisirs esthétiques encore plus profonds qu'à l'ordinaire en débarrassant son jardin de ses mauvaises herbes.

> **Michel Conan** est directeur de recherches en sociologie au Centre scientifique et technique du bâtiment et professeur d'histoire des jardins au DEA « Jardins, paysages et territoires » commun à l'École d'architecture de Paris-La Villette et à l'École des hautes études en sciences sociales. Il a été à l'origine d'un regain d'intérêt pour l'histoire des jardins et de l'architecture du paysage en France dans les années 70 en présentant une série de rééditions concernant tout d'abord La composition des paysages, de René-Louis Gérardin, puis des livres de Salomon de Caus, André Mollet, Claude Perrault et William Gilpin. Il prépare la publication au printemps 1997 d'un Dictionnaire historique de l'art des jardins, chez Hazan. Ses recherches sociologiques au CSTB concernent essentiellement la question de la création sociale des formes au sens de l'espace aménagé. Un ouvrage, L'invention des lieux, est en cours de préparation aux éditions Théetète.

**Juliette Favaron**, architecte-paysagiste, est titulaire du DEA « Jardins, paysages et territoires ».